DÉLICIEUSES VOLUPTÉS

SERGE DE FONTANGES

DÉLICIEUSES VOLUPTÉS

Illustrations réalistes

Éditions de Minuit
8, Rue de Tracy
Paris (2e)

I

Jacqueline fit un grand bond dans son lit, rejeta le drap et se frotta les yeux. La vieille Mariette venait de tirer les rideaux, et le soleil déjà, envahissait la mignonne chambre à coucher, jolie comme un écrin très précieux renfermant un bijou de haut prix.

C'était un beau dimanche de la fin juin, et la chaleur jetait une douce torpeur sur la campagne normande rafraîchie toutefois par la brise qui venait de la mer proche.

Jacqueline s'étira, se leva à de-

mie et se recoucha, roulée en boule comme une chatte.

— « Allons, Mademoiselle Jacqueline, il est grand temps de vous lever et de prendre votre chocolat. Il est tard, savez-vous, et dans trois quarts d'heure, la voiture partira à l'église...

— « Non, non, Mariette, je veux paresser ce matin, laisse-moi, je reste au lit, la voiture partira sans moi !...

Le bon visage ridé de la servante se plissa en une mine scandalisée.

— Comment ? Aujourd'hui dimanche, vous voulez manquer la messe !...

— Ah ! oui, c'est vrai ! Tu parles alors d'une affaire, ma bonne Mariette !... Allons, sauve-toi, je me lève en vitesse...

Lentement, en hochant la tête, la vieille servante quitta la chambre mignonne, et Jacqueline sautant du lit, alla rapidement verrouiller la porte.

Craignait-elle des indiscrets ?.. Non, car à part sa mère et Mariette, personne ne pouvait entrer dans sa chambre à coucher. Mais, avec le verrou ainsi poussé, Jacqueline se sentait plus seule, plus tranquille pour faire sa toilette matinale à laquelle elle apportait un soin minutieux.

Jacqueline venait d'avoir dix-sept ans, et depuis longtemps déjà, elle devinait en elle quelque chose qui frémissait joyeusement certains jours, fiévreusement quelquefois; une ardeur immense qu'elle ne cherchait nullement à comprimer, mais qu'elle analy-

sait au contraire, avec une curiosité grandissante. Et, il faut croire que ce quelque chose touchait de bien près à sa chair merveilleuse, blanche et rosissante par endroit, qu'elle pouvait contempler dans la grande glace; car ce trouble indéfinissable et délicieux la prenait, l'enveloppait toute quand elle se contemplait, nue dans le complaisant miroir.

Comment d'ailleurs, pouvait-il en être autrement ? Jacqueline était jolie, plus que jolie même, belle admirablement, majestueusement, comme une statue antique, animée soudain en de gracieux mouvements mettant en valeur son corps de jeune déesse.

Avec quel émoi en explorait-elle de sa main hardie, les harmonieuses courbes, polissant le ven-

tre et caressant du doigt les alentours du nombril mystérieux comme un antre en miniature, propice aux ébats de quelques nymphes naines. Avec quels délices insinuait-elle sa main douce entre ses cuisses chaudes où elle découvrait la blonde toison frisée ! Et la jeune vierge devinait en les voyant à demi réfléchies, par le miroir complice, les jolies fesses dont elle savourait la rondeur exquise, beau globe séparé par la fente familière depuis longtemps à ses doigts caressants.

Mais combien eût-elle admiré encore plus, la jolie Jacqueline, si elle avait pu dévorer des yeux, cette fente mignonne, ambrée délicieusement, féérique et charmante route conduisant au centre voluptueux !...

Mais cela, le miroir était impuissant à le montrer, et Jacqueline devinait seulement en parcourant de son doigt tremblant, le sillon de chair tiède et douce, tout le mystère prometteur de plaisirs inconnus.

Oui, mystère encore pour cette jolie blonde de dix-sept printemps; fleur délicate qui commençait à s'ouvrir et qui attendait, — avec quelle impatience inconsciente encore ! — d'être cueillie!...

Jacqueline s'en doutait-elle ?... Que savait-elle de l'amour ?... Peu de choses; rien pour ainsi dire, car elle était enveloppée de ce voile d'ignorance soigneusement et sévèrement tissé par les pieuses mains d'une mère attentive. Quel spectacle, quelle lecture eûssent-ils pu initier Jacqueline aux con-

naissances délicieuses des péchés mignons ?

Aussi était-elle restée pure de fait, sinon d'instinct et d'intentions...

Car Jacqueline, impatiente de satisfactions voluptueuses qu'elle sentait bien être le but ultime et la raison d'être de la beauté charnelle, s'engageait sur cette route du péché, si mystérieusement et rapidement décrite dans une page de son livre de messe, à l'examen de conscience précédant la confession.

Jusqu'au lendemain de sa première communion, Jacqueline avait rapidement passé sur ces lignes troublantes, insinuant des fautes qui, sans doute, n'étaient pas à l'usage des petites filles; et la luxure, entrevue dans les feuillets

de son catéchisme, était sans doute quelque bête féroce, inconnue des verdoyantes campagnes de la Normandie...

Oui, il en était certainement ainsi, car Jacqueline s'en souvenait, lors des séances du catéchisme, en arrivant à ce passage du petit livre, le bon curé en tournant la page, passait rapidement.

Maintenant, il semblait à Jacqueline qu'une clarté soudaine illuminait ces lignes obscures. La luxure n'était pas du tout une bête monstrueuse et malfaisante, mais au contraire, quelque chose de doux, de très doux et de très subtil, à laquelle conduisait le sillon ambré qu'elle parcourait du doigt, depuis ses fesses bien potelées et bien fermes, jusqu'à la toison blonde et frisée dissimulée

par ses cuisses fermées, et qu'elle n'osait pas encore regarder en s'écartant légèrement devant son miroir.

Car elle n'osait pas encore regarder ! Et elle se contentait de sentir et de constater une soudaine rougeur qui lui montait au visage et qui faisait battre ses tempes et ciller ses yeux.

Alors, farouchement, elle prenait à pleines mains, les jolis globes de ses seins devenus plus fermes tout d'un coup, avec leur pointe rose, hardiment dressées, et se refermant sur le désir qu'elle sentait monter en elle, elle s'admirait longuement devant le grand miroir, et se promettait de connaître un jour, bien vite et le plus tôt possible, ce qui pouvait se cacher là entre ses cuisses ad-

mirablement modelées comme ces marbres de Paros épars dans les illustrations de son Histoire de l'Art.

Ah! comme l'on comprend pourquoi la jolie Jacqueline tirait le verrou de sa porte quand elle se levait le matin...



Aujourd'hui dimanche, il faut bien qu'elle se dépêche. Son chocolat l'attend, elle est en retard, et tout à l'heure, la voiture va partir au trot des deux chevaux, vers l'église du village que trois kilomètres séparent du château.

Oui, mais Jacqueline est là, attentive devant sa glace ! Attentive et légèrement troublée, car elle a poussée plus avant son exploration coutumière.

Légèrement, elle a pressé et ca-

ressé les pétales de sa fleur intime dressée au centre du jardin mystérieux. Et quelque chose d'inconnu et d'indéfinissable s'est emparé d'elle. Elle vient de comprendre d'instinct, que là, est le centre du péché, l'enclos interdit où bouillonne le désir... Et sa main s'y attarde avec une voluptueuse curiosité...

— Jacqueline ! Ton chocolat est froid! La voiture va partir! Dépêche-toi, mon enfant ! Nous allons arriver en retard !...

Dans le vestibule, la voix autoritaire de Madame de Rembleynes, sa mère, gronde et s'impatiente.

— Oui ! Oui ! Je suis prête...

Le beau mensonge ! Jacqueline est encore nue devant le grand miroir... Mais la voix maternelle

a rompu le charme, et les tempes battantes, l'inconsciente libertine revient vers son lit, inquiète et insatisfaite, assoiffée de caresses inédites, le désir tendu.

Rapidement, malgré tout, elle s'habille, passe sa chemise et sa combinaison au chaste pantalon fermé de pensionnaire, boutonne sur elle le jupon sans élégance et se revêt de la robe modeste de jeune fille pieuse et convenable.

Très bien. Les bas de soie — seul luxe ! — les bottines à haute tige comme en mil neuf cent dix, et le grand chapeau de paille.

— Jacqueline !...

— Oui, Oui !...

Ah ! le livre de messe ! — Examinons-nous sur les péchés que nous avons commis, envers Dieu, envers le prochain et envers nous-

mêmes, pensées, désirs et actions contraires à la pureté. Sixième commandement: Luxurieux point ne sera, de corps ni de consentement. Neuvième commandement: L'Œuvre de chair ne désireras, qu'en mariage seulement.

— Jacqueline, vite ton chocolat!

— Oui !

Voilà le livre de messe ! Qu'est-ce que la luxure ? Qu'est-ce que l'œuvre de chair ? En mariage seulement... Pourquoi en mariage ?

— Viens-tu Jacqueline ? Il est grand temps; nous devrions être parties depuis cinq minutes déjà!

— Oui, oui ! Voilà !...

Les derniers coups de la cloche tintent là-bas :

Ding, ding, don... la-lu-xure,

ding, ding, don.

Madame de Rembleynes, Jacqueline et Mariette, ont pris place dans l'antique landeau, et Gaspard, bien droit sur son siège, stimule ses chevaux qui prennent le trot jusqu'à la vieille église, nichée dans un bouquet de verdure.

II

— Jacqueline ! une bonne nouvelle !... La grande cousine vient passer ses vacances ici.

Jacqueline de Rembleynes se souvenait vaguement de celle que sa mère appelait la grande cousine. Elle l'avait vue quand elle était toute enfant, et sa mémoire conservait l'image d'une grande et jolie jeune fille, gaie et fraîche, faisant retentir de son rire clair le parc du domaine.

— Oh! maman; tant mieux ! Il y a tellement longtemps que nous n'avons eu Colette avec nous !

Mais, dites-moi, quel âge peut-elle avoir ?...

Madame de Rembleynes ferma les yeux pour se livrer mentalement à un rapide calcul, puis répondit :

— Elle doit avoir vingt-quatre ans, si je ne me trompe. Oui, elle est née l'année où ton oncle est parti en Algérie. En effet, son séjour ici, date d'assez loin, et je serai heureuse de la recevoir pendant ces deux mois de vacances.

Elle arrivera au début du mois prochain. Tiens, ma Jacqueline, sa présence mettra un peu d'animation dans notre vieux domaine, et elle sera pour toi, une bonne compagne de jeu, malgré les quelques années qui vous séparent. Et puis, l'animation redoublera encore au mois d'août, puis-

que le fils de mon vieil ami, le marquis de Huchetelles vient aussi passer une partie de ses vacances avec nous.

— Roger de Huchetelles ?

— Oui, il a le même âge que toi, et son père me le confie pendant un mois cette année, avant de l'envoyer faire son droit à Paris.

Madame de Rembleynes, à ce propos, raconta à sa fille, mille histoires de famille, toujours les mêmes, entendues tant de fois. Mais, aujourd'hui, elle ajouta quelque chose de vraiment inédit et inattendu qui cloua de stupeur la jolie Jacqueline.

— Oui, dit madame de Rembleynes, il ne me déplait pas de te faire faire plus ample connaissance avec Roger de Huchetelles.

— Et pourquoi, maman ?...

— Mais, plus tard, il pourrait demander ta main, et ce serait un joli parti...

— Je deviendrai... sa femme ? demanda ingénuement Jacqueline.

— Oui... Enfin, c'est un projet... lointain. Nous verrons. D'ici-là...

Et madame de Rembleynes se tut pour retomber dans son mutisme ordinaire.

...D'ici-là, pensait Jacqueline, il me faudra attendre... Mais, au fait, attendre quoi ?... L'œuvre de chair... qu'en mariage seulement..

Et la jeune fille poursuivit sa rêverie, en silence, elle aussi, sa rêverie de tous les jours, lancinante, tyrannique, délicieuse, ravivée aujourd'hui, par les quelques paroles banales de sa mère.

III

Colette de Verneuse est ce qu'il est convenu d'appeler une femme libre — dans tous les sens. Oh ! entendons-nous; nous n'insinuons rien de fâcheux et qui pourrait nuire à sa réputation. Colette de Verneuse est libre, à tous les points de vue, parce qu'elle est à la tête d'une fortune suffisante pour donner le maximum de liberté à une femme jeune et jolie.

Et Colette de Verneuse use de cette liberté, discrètement.

De bonne heure orpheline, elle

fut confiée aux soins d'un tuteur qui devint son premier amant. C'est dire qu'elle fut initiée assez tôt aux choses de l'amour.

La jolie Colette n'y vit nulle malice. Au contraire ! et elle fut assez fine pour deviner tout le parti qu'elle pourrait tirer de sa situation. Jolie nièce d'un vieil oncle encore vert, et amateur de charmes juvénils, elle sut en profiter habilement, tant pour sa liberté que pour l'accroissement de son patrimoine.

Quand l'oncle-tuteur qui était sans enfants, mourut, il laissa la plus grande part de sa fortune à sa jolie nièce, alors à un an de sa majorité.

Et ce fut la belle vie pour Colette de Verneuse...

Il nous suffira de la présenter

au lecteur : Belle, admirablement belle, grande et harmonieuse, le type de la femme parfaite et moderne. Sportive, théâtreuse, mondaine — sans conventions ridicules — en un mot : à la page !

Ah! oui, comme le disait la bonne Madame de Rembleynes, elle allait mettre un peu d'animation dans le vieux domaine... et même au-delà !



On s'en aperçut dès sa descente du train.

Bourgville n'est pas sur la grande ligne. Et pour y accéder, il faut prendre à Rouen, un petit attelage de vieux wagons traînés par une antique locomotive poussive. Aujourd'hui, le service doit être fait par un autocar — de Rouen à la

mer. Mais à l'époque où se passe l'épisode qui fait l'objet de cette histoire — vraie ! — le voyage en chemin de fer était de rigueur.

Il y avait donc à Bourgville une petite gare, assez loin du village, lui-même assez loin du château de Rembleynes.

Et c'est pourquoi, un quart d'heure avant l'arrivée du petit train, ce jour-là, nous voyons sur le quai, Jacqueline en compagnie du vieux Gaspard, attendant la grande cousine...

De l'autre côté de la grille de bois, les deux chevaux piaffent et manifestent quelque impatience. Mais soudain, ils lèvent la tête, car un coup de sifflet strident retentit. La vieille petite locomotive vient de surgir de la courbe, et s'arrête, alignant ses quatre wagons de-

vant la vétuste station.

— Bourgville ! crie d'une voix rauque et sans conviction, le chef de gare.

Mais aujourd'hui, quelqu'un descend du wagon mixte de première et seconde classe; une alerte et élégante jeune femme, vers laquelle se précipitent Jacqueline et le vieux Gaspard.

— Colette, ma chère cousine !...

— Jacqueline ! Oh ! chérie, comme tu es jolie !

Elle rougit sous le compliment, la petite chatelaine de Rembleynes... Jolie !... Pas possible !... Elle s'en était bien doutée en s'examinant devant son miroir. Mais quand même, elle est bien heureuse de se l'entendre dire pour la première fois...

Elle releva bien vite sa tête

qu'elle avait baissée soudain, pour cacher sa rougeur, et elle offre son visage aux baisers de Colette, cependant que Gaspard s'empare des menus bagages à main et s'enquiert déjà des malles qu'il va charger dans la voiture.

— Oh ! Jacqueline chérie, comme je suis heureuse de passer quelque temps avec toi...

— Et moi aussi, Colette, je suis heureuse, répond timidement la petite chatelaine.

La vieille voiture roule bon train vers le village. Et déjà Jacqueline a fait quelques constatations au nombre desquelles celles-ci :

Colette de Verneuse est très belle, et il émane d'elle, avec un parfum subtil, quelque chose de bizarre que Jacqueline identifie

avec la luxure — ou plutôt l'idée qu'elle s'en fait.

De plus, Colette a une manière bien à elle d'embrasser sa jeune cousine en lui effleurant légèrement les joues de ses lèvres, pour les poser ensuite un peu plus longuement sur sa bouche. Cela paraît à Jacqueline infiniment délicieux, et lui semble n'être pas étranger à ce que l'examen de conscience de son livre de messe appelle les plaisirs défendus.

Et quand, baissant la tête, Jacqueline voit les jambes admirables de Colette dégagées de la jupe, et croisées l'une au-dessus de l'autre, elle a quelque idée de ce que peut être une action contre la pureté.

Oh ! une idée lointaine encore !... Toutefois, Jacqueline ne

pense pas se tromper en se disant que la venue de la jolie Colette de Verneuse va bouleverser singulièrement sa vie et lui apprendre bien des choses.

Immédiatement, Colette devine l'émoi de sa petite cousine. A la dérobée, elle l'examine et s'amuse de la voir timide et rougissante. Elle l'enlace tendrement et laisse errer ses mains un peu à l'aventure pour constater le tremblement de la jeune fille.

Elles n'ont pas échangé beaucoup de paroles, mais seulement quelques baisers plus fréquents et plus prolongés maintenant que la voiture dépasse Bourgville et sa vieille église.

La petite chatelaine balbutie doucement des mots incompréhensibles, mais son abandon en-

tre les bras et sous les lèvres de la jolie Colette, en disent long sur ses pensées et sur ses désirs refoulés.

Jacqueline, entre la gare et le village avait cru comprendre tout le mystère de Colette, mais Colette comprit entre le village et le château tout le mystère de Jacqueline.



Et ce soir-là, Jacqueline n'eût pu dire, quoi qu'elle en sentîsse au plus profond d'elle-même, les raisons, pourquoi elle est si heureuse de constater que Madame de Rembleynes a logé Colette dans la grande chambre voisine, qu'une porte d'entre deux fait communiquer avec la sienne.

IV

Ce matin-là, Jacqueline se leva de bonne heure. Elle procéda à sa toilette comme à l'accoutumée, avec seulement un peu plus de coquetterie. Aujourd'hui, lundi, elle ne va pas à la messe. Rien donc ne s'oppose à ce qu'elle mette sa robe claire et ses chaussures basses à talons légèrement élevés.

Elle va et vient dans sa chambre, la douce Jacqueline, nue comme Eve, notre mère sortant de la côte d'Adam. Et comme tous les matins, elle se plante pour s'admirer devant son miroir...

— Jolie, jolie ! Je suis jolie... Colette me l'a dit hier, et elle m'a embrassée dans la voiture.

Et Jacqueline caresse ses seins, ses hanches et son délicieux globe bien bombé.

Elle s'habille rapidement et revient s'asseoir devant la glace. Voilà, elle croise ses jambes l'une au-dessus de l'autre comme elle a vu sa cousine le faire dans la voiture.

Ah ! la robe est trop longue !... Il faut la raccourcir, comme cela..

Et Jacqueline ramène au-dessus de son genou le volant et l'ourlet.

Eh! bien, ma foi, le spectacle est très bien ! Ses jambes ne sont pas mal du tout ! Pas plus mal que celles de Colette de Verneuse. Et Jacqueline pense que si une

autre, ou un autre — pourquoi pas ? — voyait ses jolies jambes ainsi croisées, hardiment, elle — ou il — en serait aussi affolé qu'elle hier dans la vieille voiture devant sa cousine.

Et Jacqueline se sent rougir en même temps que le désir monte en elle, la parcourt toute et la fait frissonner.

Ah ! oui; elle ne se trompait pas hier : C'est bien là une action contraire à la pureté... Mais, c'est tellement joli... et délicieux.

Un coup discret frappé à la porte. Bien vite, Jacqueline baisse sa robe. C'est Mariette, surprise de voir la petite déjà levée et habillée.

— Je vais vous monter votre petit déjeuner...

4

— Oh ! non, Mariette, je descend.

⁂

La cuisine est toute parfumée par le chocolat bouillant, et une bonne odeur de pain grillé s'y mêle.

— Je vais monter le chocolat de Mademoiselle de Verneuse.

— Oh ! non, Mariette, laisse ! je vais y aller, moi, pour faire une bonne surprise à Colette.

— Oh ! Mademoiselle Jacqueline, vous allez tout renverser dans l'escalier...

— Mais non, mais non, je t'assure !...

Et déjà, mutine et vive, Jacqueline a disparu, emportant le plateau sur lequel sont posés le chocolat onctueux, le pain grillé et le beurre.

Jacqueline est dans l'escalier, et elle se demande pourquoi soudain elle a pris cette décision. Est-il seulement convenable d'aller ainsi surprendre sa cousine, laquelle sûrement est encore au lit? Elle est maintenant devant la porte, et s'arrête, hésitante.

— Bah ! allons-y... Que craindre ? Colette ne m'a-t-elle pas embrassé hier... Sur les lèvres ?... Et sans plus hésiter, Jacqueline frappe trois petits coups à la porte.

De l'autre côté, une voix langoureuse questionne :

— Qui ??

— C'est moi, Colette, je t'apporte ton chocolat; tu es réveillée ?

— Mais oui, chérie ! entre.

Jacqueline tourne le bouton, la porte s'ouvre, et... elle pousse un

cri de surprise et manque de lâcher le plateau et son contenu.

— Ah !...

Colette est couchée sur le côté, nue entièrement, splendide en ses formes sculpturales.

Elle s'amuse de la surprise de la petite cousine :

— Eh! bien, Jacqueline chérie... Bonjour ! Pose ce plateau et viens m'embrasser !...

Un subtil parfum voluptueux emplit la chambre, et Jacqueline se sent déjà légèrement grisée; des yeux, elle dévore la grande cousine, admirant le beau corps nu, les courbes harmonieuses du ventre et des hanches, la croupe hautaine et majestueuse.

— Oh! Colette, comme tu es belle !...

— Et toi, chérie, comme tu es

fraîche et jolie, ce matin !...

Et Colette de Verneuse ouvre ses beaux bras à Jacqueline qui vient s'y blottir. Les deux cousines s'embrassent longuement sur les joues et sur les lèvres...

Mais il semble à Jacqueline que Colette lui pousse la tête pour la faire glisser légèrement. La petite laisse faire, et de fait, voici que ses lèvres se trouvent juste sur les beaux seins de sa cousine. Quoi ? Colette désire-t-elle un baiser là ? Jacqueline n'ose pas tout d'abord, mais elle sent la main de Colette la presser, et les boutons rouges comme des fraises bien mûres se dressent tentateurs.

Jacqueline n'hésite plus, elle pose ses lèvres sur les jolies globes et en baise mignardement les extrémités.

— Oui, oui, chérie, comme cela, embrasse bien !

Longuement, Jacqueline attarde ses lèvres sur la poitrine de Colette, et celle-ci de sa main caresse la nuque de la petite cousine.

Très bien, ma chérie! A moi, veux-tu ? Tiens, déboutonne ce corsage, montre-moi tes seins, toi aussi...

Et sans attendre la réponse de Jacqueline stupéfaite et affolée complètement, Colette de Verneuse dégrafe, écarte l'étoffe, baisse la chemise en brisant l'un des rubans roses qui la retiennent sur les épaules, et découvre les seins de la petite.

— Oh ! les mignons, donne !...

Alors doucement, Colette se met à son tour, à becqueter les jolis globes de sa cousine, lesquels

se dressent sous cette première caresse des lèvres et de la langue. Habilement, la jeune femme les enveloppe de baisers serpentins, depuis la base jusqu'à la fine pointe dressée, qu'elle mordille légèrement.

Jacqueline gémit doucement et se pâme. De grands frissons parcourent tout son corps, et un vertige s'empare d'elle. Tout d'abord, elle ne se rend pas compte de ce qui lui arrive, jusqu'au moment où elle sent la main de la grande cousine qui ne reste nullement inactive et qui glisse en lui frôlant le ventre, les cuisses, la croupe...

Ah ! comme cela est bon ! Et quelle sensation délicieuse ressent-elle ?

— Colette... chérie...

— Eh ! bien, ma petite chatte... Quoi ? tu ne connaissais pas encore l'amour !..

La petite chatelaine est comme ivre de ces premières caresses. Mais c'est bien ce qu'elle désirait et cherchait, et ce que son instinct lui commandait secrètement en lui faisant monter le chocolat de sa cousine.

Elle regarde maintenant avec admiration la splendide nudité de Colette de Verneuse qui va et vient, mutine et gaie dans la chambre.

Et elle pense, la douce Jacqueline, à tant de choses inconnues et mystérieuses, qu'elle désire avec ardeur ! Tout cela, Colette en a certainement une parfaite connaissance. Oui, ce beau corps, ces jolis seins, cette bouche splendi-

de, aux lèvres vermeilles, connaissent l'amour, ont reçu baisers et caresses, et ont tressailli sous des étreintes inconnues d'elle. La jolie cousine a soulevé depuis longtemps le voile transparent qui cache à demi le mystère...

— Colette chérie ?...

— Jacqueline ?...

— Dis-moi, qu'est-ce que la luxure dont parle le catéchisme ?

— Oh! mon amour, la luxure! C'est un merveilleux domaine que tu ne connais pas encore et dont tu es bien loin de te figurer les charmes et les folles jouissances. La luxure, vois-tu, chérie, tu as dû certainement passer bien souvent tout près d'elle sans t'en douter ! Mais je viens de t'en ouvrir ce matin, la porte...

— Mais, répondit Jacqueline en

riant, c'est moi qui ai ouvert la porte en t'apportant ton petit déjeuner !...

— Oui, chérie, mais je t'appelais de toute ma pensée, de tout mon désir...

— C'est pourquoi je suis venue. Mais, ton chocolat est froid maintenant.

— Peu importe, ma chérie, car je vais le manger, et tu me réchaufferas de tes baisers, encore, tiens, là sur les lèvres, dans le cou, sur les seins, partout...

— Oh ! oui, partout... et plus bas aussi, dis, Colette...

— Non, pour cela, tu attendras ce soir, quand il fera nuit et que nous serons tranquilles nous deux dans ta chambre ou dans la mienne!

— Oh! Colette...

— Allons, petite chérie, donne-moi mon chocolat... et tes baisers!

V

Les deux cousines se retrouvèrent au moment de la promenade. Jacqueline était bien un peu gênée après ce premier contact très intime, mais Colette de Verneuse avait un air des plus naturels, et en une matinée, tout lui était familier au domaine.

Absolument tout, même et surtout l'âme et le cœur de la petite cousine...

La délicieuse Jacqueline! Combien Colette la comprenait... sans s'étonner le moins du monde de la facilité extrême avec laquelle

elle avait glissé immédiatement sur la pente qui mène au chemin de Lesbos.

Il n'avait pas fallu grand temps à l'amoureuse experte, qu'était Mademoiselle de Verneuse, pour analyser les sentiments les plus profonds de la petite chatelaine de Rembleynes.

Ignorante jusqu'ici des choses de l'amour et ne connaissant un peu du mystère charnel que par la contemplation de son propre corps, Jacqueline en était arrivée à une sorte de narcissisme bien naturel, qui avait immédiatement changé de voie, et qui s'était reporté sur sa jolie cousine, sur cette autre elle-même.

Ainsi en est-il pour plus d'une petite fille, dont l'amour d'une ou de plusieurs compagnes, précède

l'amour pour un être d'un autre sexe.

Colette de Verneuse avait à merveille compris cet exquis mécanisme, et c'est avec joie qu'elle avait constaté combien sa cousine était une proie facile.

Car si Mademoiselle de Verneuse, en grande amoureuse, aimait les caresses du mâle, elle préférait de beaucoup celles plus subtiles et délicieuses d'une jeune femme.

Et tout de suite, elle jugea que la charmante Jacqueline se montrerait bientôt experte en cet art délicat.



Le grand parc qui entoure le château est un des plus jolis ornements du vaste domaine de Rembleynes.

Commencé au dix-septième siècle, qui fut la belle époque de l'art des jardins, il fut embelli et agrandi par la suite, et chaque époque lui apporta sa note spéciale.

C'est ainsi qu'à l'issue du grand jardin à la française, dont les larges allées bien symétriques semblent être l'illustration toute abstraite des livres de Descartes, le délicieux fouilli du jardin dit anglais vient donner une note exquisement romantique.

Là, ce ne sont qu'allées tournantes et sinueuses dont les courbes se perdent dans des miniatures de forêts habitées par des nymphes et des satyres de marbre. Là, tout est calme voluptueux, et nul bruit ne pénètre, à part le bruissement des feuilles et

le glouglou des fontaines.

Madame de Rembleynes n'allait pour ainsi dire jamais dans cette partie du vaste parc. Et comme elle, Jacqueline, ne connaissait guère pour ses promenades quotidiennes, que les sévères allées du jardin français qui s'étend derrière le château, et où elle errait doucement en lisant quelque roman très chaste, écrit spécialement pour les jeunes personnes convenables.

Mais comme l'on pense, la jolie Colette découvrit tout de suite le voluptueux mystère du jardin romantique ! Dès le premier jour, en compagnie de Jacqueline, elle alla saluer nymphes et satyres, et ce lui fut l'occasion de donner à la petite cousine attentive et charmée, quelques utiles leçons.

...Oui, oui, chérie, comme les nymphes des bois, nous allons nous coucher dans l'herbe tendre; va, nos robes claires ne craignent rien, elles sont faites justement pour les joies champêtres. Et, puis, si elles nous gênent, rien n'est plus facile que de les laisser s'envoler ! Tiens, regarde !...

Et d'un geste prompt, l'impudique Colette envoie promener sa robe blanche et rose, non pas par dessus les moulins, d'ailleurs absents, mais par dessus un buisson propice, sur lequel elle s'étale en une belle tâche claire.

— Oh! Colette !...

C'est Jacqueline qui pousse ce cri d'envie et de surprise, et aussi d'admiration; car la grande cousine vient d'apparaître voluptueusement splendide dans son gra-

cieux déshabillé. Aucun jupon pour dissimuler le galbe harmonieux des mollets, non, rien, car le volant de la combinaison est tellement fin, tellement transparent, qu'il laisse voir les cuisses sortant du froufrou exquis du petit pantalon rayé par le ruban rose des jarretelles, venant mettre une tache mignonne sur le blanc de la peau et du linge très fin et délicatement soyeux.

Non ! jamais, la douce Jacqueline n'a vu un si gracieux déshabillé... Et, avidemment, amoureusement, elle regarde Colette de Verneuse, laquelle se couche sans plus de façon sur l'herbe haute et tendre qu'elle foule de son corps de déesse.

Sans trop oser quitter sa robe, Jacqueline se couche près d'elle...

pour pousser un nouveau cri de surprise et d'admiration.

Colette vient de rejeter ses beaux bras en arrière et de mettre ses mains sous sa nuque. Puis, elle replie ses jambes légèrement écartées... Aussi, quel spectacle s'offre aux yeux effarés de la petite cousine !

Le pantalon moule étroitement les plus merveilleuses fesses qu'il fut donné à Jacqueline de contempler jusqu'ici, et par une anomalie qui semble énorme à la petite chatelaine, le pantalon est franchement ouvert en son milieu d'une grande fente qui laisse sortir la plus splendide des toisons brunes, dont les touffes frisées se mêlent à l'herbe verte.

Oh! comme cela est joli ! Et combien ce merveilleux spectacle

affole la petite Jacqueline! La mignonne enfant sent une rougeur l'envahir, et un singulier désir empoigner tout son être ! Elle est là, couchée sur le ventre, jolie fleur parmi les hautes herbes, et elle contemple cette autre fleur d'amour couchée devant elle.

Instinctivement, elle s'approche. Va-t-elle oser ce qu'elle a envie de faire?... Pourquoi pas ?... Colette de Verneuse n'entr'ouvre-t-elle pas un peu plus ses jolies cuisses, en une invitation silencieuse ?...

En une seconde, Jacqueline prend son parti. Après de rapides réflexions, elle passe à l'action — ah ! celle-là, comme elle doit être classée parmi celles qui sont contraires à la pureté ! — Oui, car il doit être bon de fourrager parmi

cette herbe verte écrasée, et d'effleurer des lèvres, la brune toison très fine dont les touffes frisées sortent si tentantes de la large fente de soie !...

Jacqueline doucement, rampe et s'approche. Elle se trouve entre les belles courbes des mollets, et elle frôle de ses cheveux et de ses joues, les fins bas de soie. Une odeur pénétrante qui doit être le doux parfum de l'amour, l'envahit toute et la grise; et la voici comme une chatte gourmande devant sa proie.

...Mais, quoi donc ? Qu'arrive-t-il ?... Elle se sent poussée maintenant par les hauts talons des chaussures de Colette, qui viennent de se placer sur ses épaules. Et voici qu'en un brusque mouvement, la grande cousine facilite

la manœuvre !...

Alors, Jacqueline n'hésite plus! Et de toute sa force voluptueuse et juvénile, elle se lance dans la mystérieuse et délicate exploration, cherchant à travers les broussailles de la douce forêt la fleur très précieuse vers laquelle ses lèvres amoureuses aspirent...

. . . .

Maintenant, Colette de Verneuse est toute secouée par un léger tremblement. Ses beaux yeux langoureux sont fermés à demi, et lentement, elle caresse les boucles blondes de la petite cousine dont le visage est toujours enfoui dans la profondeur voluptueuse et intime.

— Ah! Jacqueline chérie, comme je t'aime !...

Et brusquement, Colette arra-

che la robe fine qui drape le corps de sa cousine, enlève jupon et chemise qui cachent la tendre chair, tandis qu'elle-même, dans ces mouvements, s'est dénudée davantage.

Elle attire à elle, maintenant, sa chère adoratrice, ivre de la jouissance donnée et par contre-coup reçue. Car Jacqueline sent bien que c'était là le but de cette excursion champêtre dans le domaine silencieux des satyres et des nymphes; et elle est heureuse et fière d'avoir satisfait au plus secret désir de la belle Colette, désir qui d'ailleurs correspondait au sien.

Ah! comme elle s'est rendue compte, la charmante et amoureuse Jacqueline, à ce voluptueux contact et à la douceur ve-

loutée de la chair, à cette pression de son visage sur l'intimité de l'impudique Colette, à cette communion de ses lèvres avec d'autres lèvres humides et frémissantes, que c'était bien là le merveilleux accomplissement de son long désir, la réalisation de ses rêves solitaires!...

Les voici maintenant, les deux jolies bacchantes, pressées l'une contre l'autre, en un seul bloc de chair; les voici pâmées sous les baisers qu'elles échangent, se faisant pénétrer mutuellement l'une dans l'autre, toute leur âme voluptueuse.

Et dans le silence du grand parc solitaire, au seul bruit des feuilles qui bruissent, légèrement agitées par le vent très doux, et au murmure des fontai-

nes dont l'eau claire s'écoule dans les vasques de marbres, se mêlent maintenant les frémissements d'amour des deux jolies filles dont les ébats se prolongent à l'ombre des buissons propices.

VI

— Colette chérie, qu'est-ce que l'amour?..

— C'est un sentiment qui d'abord furtif, s'exaspère en rapprochant deux êtres qui se désirent et finissent par se posséder...

— Comme nous l'autre jour dans le jardin, et depuis dans mon grand lit?..

— Oui, Jacqueline chérie...

— Mais, ma Colette, jamais dans les romans et les belles histoires que j'ai pu lire, il n'est question d'amour entre jeunes filles...

— Parce que c'est un amour défendu...

— Défendu par le catéchisme?..

— Et aussi par la morale de tout le monde!

— Mais pas par la nôtre ?...

— Oh! non, mon aimée! Notre morale ne s'embarrasse guère de sots préjugés... Et puis, vois-tu, avant de connaitre l'amour de l'homme, tu sauras à peu près tout, quoique pucelle...

— Colette! Qu'est-ce que c'est qu'une pucelle?..

— C'est une petite fille comme toi, ma bien-aimée!..

— Et toi, ma Colette?..

— Oh! moi.. Il y a longtemps que l'oiseau s'est envolé!

— Oui!.. Raconte-moi?

— Viens donc là plus près, ma

petite chatte; oui retire cette chemise, nous serons mieux, nues sur le lit. Comme cela, lève ta jambe, là, croise-la dans la mienne... Oh! chérie, comme ta peau est douce! Donne tes lèvres...

Les deux cousines forment le plus gracieux couple, dans la grande chambre à coucher bien close. Et qui pourrait penser qu'à cette heure tardive, elles ne se livrent pas à un calme sommeil, chacune dans leur lit!.. Bien sûr, madame de Rembleynes dort déjà profondément, et la vieille Mariette aussi, et Gaspard, et tout le monde. Le grand domaine est plongé dans le silence nocturne... Sauf ici, où sur le grand lit, Colette et Jacqueline, nues, regardent leur corps harmonieux caressé doucement par la lueur fu-

gitive de la lampe veilleuse.

Car dès le lendemain de l'arrivée de Colette de Verneuse, les deux cousines ont décidé de coucher ensemble. Aussi, quand le grand silence est descendu sur le château, la porte qui sépare les deux chambres s'ouvre, et Jacqueline saute de son lit pour bondir dans celui de Colette.

Elles sont bien tranquilles, personne ne vient troubler leurs caresses et leurs baisers, non plus que leur nuit calme, quand elles dorment enfin lasses et ivres d'amour, encore tendrement enlacées.

Et la vieille Mariette ne s'aperçoit de rien quand elle monte le matin dans les chambres pour remettre en ordre les lits défaits. Les deux cousines sont déjà en

bas, savourant l'onctueux chocolat parfumé et les tranches de pain grillé sur lesquelles fond légèrement le délicieux beurre de Normandie...

VII

... Oui, chérie mignonne, il y a longtemps déjà! J'étais encore toute petite fille, après la mort de mon papa. Comme tu le sais, je fus confiée à l'oncle Gaston qui devint mon tuteur. Et c'est lui qui fit envoler mon oiseau; c'est-à-dire qu'il prit mon pucelage...

— Ton pucelage Colette, qu'est-ce à dire?

— Mais mon pucelage, c'était mon oiseau!

— Ah! bon, ton oiseau était donc ton pucelage...

— Oui, qui se trouvait par là,

nichée au fond, tiens, là, où tu glisses tes doigts...

— Ah! Colette chérie, là où je t'embrasse tous les matins et tous les soirs?..

— Mais non, petite sotte, ce n'est plus lui que tu embrasses, puisqu'il s'est envolé!

— Mais alors, c'est le mien que tu embrasses, toi, quand...

— Mais oui, mais oui, chérie mignonne!.. Car ton oiseau à toi est encore là où je t'ai embrassé ce matin...

— Le mien aussi était encore dans son petit nid quand l'oncle Gaston l'en fit sortir.

— En l'embrassant?..

— D'abord, oui... C'était un soir dans sa grande bibliothèque. Il y avait des livres et des livres, beaucoup de livres tout autour

des murs, le long desquels pouvaient courir de grandes échelles roulantes. Et quelquefois, quand mon oncle travaillait, je restais juchée sur une de ces échelles, à regarder des images ou même à lire des livres que ne lisent pas ordinairement les jeunes demoiselles.

Ah! Jacqueline j'ai de bonne heure appris beaucoup de choses dans la bibliothèque de mon oncle!

Un soir donc, l'oncle Gaston me regardait avec un air bizarre. J'avais souvent remarqué la façon dont il me regardait quelquefois, en devenant soudain tout rouge et en fermant à demi les yeux. Mais ce soir-là, son regard fut plus long et plus bizarre encore que les autres fois. Vois-tu,

Jacqueline, je m'en souviendrai longtemps...

Mon oncle tout d'un coup se leva, et venant se placer devant l'échelle sur les marches de laquelle j'étais assise, mes jambes sortant de la jupe, il me caressa les mollets et m'embrasa les genoux.

Jamais encore mon oncle ne m'avait caressé de cette façon-là, avec tant d'ardeur.

Je compris tout de suite où il désirait en venir, car j'étais dès cette époque suffisamment avertie. Aussi, profitant de la position de mon oncle tenant son visage tout près de mes jambes, je les écartai doucement, faisant remonter ma jupe en découvrant la chair de mes cuisses...

Ah! Jacqueline chérie, si tu

avais vu les yeux de l'oncle Gaston!

Il approcha lentement sa tête, comme toi la première fois, en hésitant; et moi, je restais immobile, me demandant avec curiosité comment cela allait finir, et si mon oncle irait jusqu'au bout.

J'avais hâte de voir s'envoler mon oiseau!..

... Il avait des lèvres très douces, mon bon oncle, mais bien moins douces que les tiennes, ma Jacqueline, et puis, ses moustaches me chatouillaient drôlement. Il m'embrassa longuement et je gémis jusqu'au moment où je tombai en avant, dans ses bras, presque inconsciente.

Je sentis cependant mon oncle me baiser le visage et me caresser les cheveux...

Quand je revins à moi, j'étais couchée dans la chambre de mon oncle, et lui me parlait doucement, me disant des choses très tendres en m'embrassant sur les lèvres.

Il s'était déshabillé déjà, et avait revêtu son beau pyjama violet. Et je m'aperçus qu'il avait dégrafé ma jupe et mon corsage, et qu'il était très aisé maintenant de les faire glisser et de paraître presque nue, avec seulement ma chemise et mon petit pantalon.

Tout de suite, je sentis bien ce qui allait arriver ; et je devinais mon oncle plein d'un étrange désir; d'ailleurs il me suppliait doucement :

Colette, petite chérie, veux-tu? dis...

J'acquiesçai en me déshabillant très vite, et en attirant sur mes lèvres le visage de mon oncle...

Il se coucha près de moi, et avec des gestes très doux, il m'initia à l'amour...

— Et alors, Colette chérie, ton oiseau s'envola?..

— Il s'envola tout d'un coup, et je poussai un grand cri, car cela est très douloureux la première fois...

Mon oncle Gaston fut ainsi mon premier amant. Et ma foi, il en valut bien un autre, et je n'eus qu'à me féliciter par la suite d'avoir accepté ce soir-là ses caresses et ses baisers...



La lampe-veilleuse lentement

baisse, et la nuit envahit soudain la chambre.

Jacqueline a écouté le récit de la grande cousine avec beaucoup d'attention, et de temps à autre, elle égare ses mains sur le beau corps nu, en caressant les harmonieuses courbes.

Soudain Colette se lève.

— Ecoute bien, ma Jacqueline, il y a un délicieux moyen de nous baiser et caresser ensemble, au lieu de le faire l'une après l'autre comme à l'accoutumée. Tu verras comme c'est ingénieux... J'ai gardé cette dernière leçon pour le jour où tu serais capable d'en apprécier tout le charme, et où tu serais experte en certaines mignardises. L'heure est venue ! Couche-toi là, bien allongée sur le dos...

Et dans l'obscurité profonde, la douce Jacqueline sent sur elle tout le poids de Colette, sa chair ferme et ses cuisses nerveuses; et sur ses lèvres ce qu'elles aiment...

Cependant qu'elle sent les lèvres de la grande cousine s'insinuer doucement, elles aussi, sur ce qu'elles aiment du corps de Jacqueline...

Ah ! la révélation que cela fut pour la petite chatelaine. Rien encore ne lui avait paru aussi bon, et elle se jura de ne plus procéder autrement pour les caresses et les ébats futurs.

Le sommeil les prit gémissantes et ivres de volupté, et le lendemain à l'aube, quand elles s'éveillèrent, elles étaient encore étroitement enlacées.

VIII

Comment Madame de Rembleynes ne s'aperçut-elle pas de la profonde transformation de sa fille ? C'est là un mystère que nous ne chercherons pas à explipliquer.

Car Jacqueline était changée. En un mois presque, elle était devenue plus femme, sans toutefois abandonner son charme juvénile.

Et ce, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Bien sûr, Madame de Rembleynes ne pouvait deviner ce qui se passait dans l'âme de sa fille, ni supposer que la grande

cousine l'avait initiée — et comment ! — aux plaisirs défendus. Quoi ! Pouvait-elle se douter, la bonne et pieuse femme, que tous les jours, dans le grand parc touffu, Jacqueline et Colette, telles deux bacchantes ivres, se livraient aux plus voluptueux ébats, à rendre jalouses les belles nymphes de marbre ! Pouvait-elle croire que ces ébats continuaient toutes les nuits dans la chambre à coucher, sur les draps du grand lit, quand tout dormait dans le château !

Non, la sévère et pieuse Madame de Rembleynes ne pouvait pas savoir ! Et encore moins la vieille et innocente Mariette...

Et cependant, si elle y avait regardé de plus près, elle eût surpris dans les yeux de sa fille, d'étran-

ges lueurs langoureuses qui disaient toute sa voluptueuse joie.

Mais non, Madame de Rembleynes ne voyait rien. Et elle attribuait à l'arrivée proche du jeune Roger de Huchetelles, cette soudaine coquetterie qui s'était emparée de la douce Jacqueline.

Les robes s'étaient considérablement raccourcies, et il n'avait pas fallu longtemps à l'experte Colette, pour mettre à la mode, à grands coups de ciseaux et d'aiguilles, le trousseau de la petite provinciale ! Il s'en trouvait soudain rajeuni. Les chemises s'adornaient maintenant de rubans roses du plus délicieux effet, les combinaisons avaient un je ne sais quoi de canaille, les chapeaux de paille étaient devenus étrangement provocateurs, et les petits

pantalons qui s'ornaient maintenant de volants de dentelles très fines et transparantes, ménageaient en leur devant, une splendide fente qui donnait de l'air à la toison blonde.

Oh oui ! la délicieuse Jacqueline s'était transformée complètement...



Le soleil caresse de ses rayons, les marbres du parc, et il met une majesté sur les bosquets taillés et les ifs alignés sévèrement comme des soldats à la parade.

Il fait chaud, mais les jardins anglais, dans leurs ombrages, avec leurs fontaines délicieusement chantantes, doivent offrir une oasis de fraîcheur... et une promesse de volupté !

Souriantes sous leurs grands

chapeaux de paille, doublés pour se garantir des rayons de Phébus, d'une élégante ombrelle, Colette de Verneuse et Jacqueline de Rembleynes parcourent lentement les nobles allées du vieux parc. Et elles vont vers les fourrés les plus touffus, là-bas, où nul ne saurait les découvrir.

Elles partent bien sagement avec un livre sous le bras, et elles conservent un maintien de demoiselles convenables et modestes, tant qu'elles sont en vue du château.

Mais attendez un peu qu'elles aient tourné le petit bois ! Et vous les verrez se prendre par la taille, dans une attitude rien moins que chaste, et préluder par des baisers, aux scènes lesbiennes qui vont se dérouler à l'ombre propi-

ce des épais buissons, sous les grands arbres plusieurs fois centenaires, sur un lit moelleux de feuilles et de mousse...

Elles arrivent enfin sur le lieu favori de leurs ébats. Personne du dehors n'y peut entrer, et ni Madame de Rembleynes, ni la vieille Mariette, n'auraient l'idée de venir les y rejoindre.

D'ailleurs, le jardin anglais est comme un labyrinthe, et bien mâlins ceux qui seraient capables d'arriver jusqu'au centre, là, où immédiatement l'impudique Colette se déshabille vivement, pour s'allonger nue sur le sol herbeux, et offrir son beau corps aux subtiles caresses de sa chère Jacqueline...

IX

Madame de Rembleynes est dans tous ses états ! Voici que le jeune Roger de Huchetelles est arrivé un bel après-midi, avec vingt-quatre heures d'avance sur la date prévue...

— Alors, mon petit Roger, comment êtes-vous venu de la gare jusqu'ici ?...

— Oh! Madame, j'ai trouvé une petite carriole à la gare de Bourgville, et le brave paysan a bien voulu se charger de ma personne et de mes bagages.

Madame de Rembleynes regar-

de le fils de son vieil ami, le marquis de Huchetelles. C'est un beau garçon de dix-sept ans, à l'air assez déluré, et dont les traits raçés sont d'un grand charme. Et la bonne chatelaine pense qu'en effet, il serait plus tard, un parfait mari pour sa fille Jacqueline

Jacqueline que l'on dit si jolie! Le jeune Roger de Huchetelles a grande hâte de la voir... Comment, elle n'est pas ici ?...

Répondant à une muette interrogation, après qu'elle lui eut demandé des nouvelles de sa famille et s'il avait fait un bon voyage, Madame de Rembleynes donna immédiatement satisfaction à la curiosité du jeune homme.

— C'est ma fille qui va être surprise et heureuse de vous voir aujourd'hui. Elle est avec sa grande

cousine, Colette de Verneuse, dont vous avez sans doute entendu parler, et qui séjourne actuellement au château. Et ces demoiselles sont dans le parc où vous pouvez les rejoindre, à moins que vous ne préfériez vous reposer ou prendre une collation, car vous devez avoir faim...

— Mais non, je vous assure, car j'ai déjeuné à Rouen... Et très volontiers, puisque vous le permettez, je vais me mettre à la recherche de Mademoiselle Jacqueline et de sa cousine.

Sa cousine ! Colette de Verneuse ! Bien sûr que Roger de Huchetelles en a entendu parler, car la vie légèrement aventureuse de la jeune femme, avait depuis longtemps défrayé bien des chroniques.

Et voici que le jeune homme était impatient de voir, maintenant, Colette de Verneuse, beaucoup plus que la douce Jacqueline !...

⁂

...Mais non ! Jacqueline, n'aie pas peur, et fais-moi tomber cette robe. A bas cette combinaison avec le pantalon même fendu ! A bas cette chemise ! et viens donc près de moi, nue complètement, comme moi-même ; et que nos corps se pressent, et que nos chairs se mêlent voluptueusement ! Allons, viens, ma bien-aimée!

Après tout, pourquoi pas ? Et pourquoi rester ainsi habillée, même d'une robe très courte et très légère, près du corps merveilleusement nu de la jolie Colette?

Comme il sera plus agréable de s'allonger nue aussi, près d'elle.

Allons-y !... Et vivement, la douce Jacqueline fait tomber tous ses voiles et apparaît telle une merveilleuse petite Vénus antique, aux yeux extasiés de la grande cousine...



— Ah ! ma Jacqueline ! comme tu es jolie ! Et comme ta chair est douce ! Et comme tes seins sont fermes ! Tiens, vois comme ils se dressent sous ma caresse... Et tes fesses mignonnes ! Comme j'aime les palper ainsi, doucement, très doucement, avant d'y poser mes baisers. Ah ! comme ta peau est veloutée, et combien elle est douce à mes lèvres !...

Les deux jeunes filles se pressent amoureusement, échangeant

baisers et caresses. Folâtrant et tournant sur elles-mêmes, elles offrent tour à tour, aux rayons du soleil qui filtrent à travers les feuilles, leurs seins merveilleusement bombés, dont les pointes rouges sont dardées comme pour aspirer une plus grande part de cette liesse champêtre, leur ventre rond et poli, dont les courbes harmonieuses se perdent dans la toison de mystère qui dissimule l'intime et précieuse fleur d'amour, — palpitante sous les frisettes brunes de Colette, frémissante sous les mignonnes touffes blondes de Jacqueline — et leur croupe, splendides globes de chair bien blanche et mate, que vient teinter çà et là, un soupçon de rose...

Et ce sont entre deux baisers

sur les lèvres ou sur les seins, entre deux caresses subtiles le long du corps et sur les cuisses, jusqu'aux au-delà délicieux ou gîtent les raisons des péchés les plus mignons, des gémissements passionnés et des roucoulements amoureux à rendre jaloux toutes les colombes qui hantent le beau ciel joyeux au-dessus du grand jardin.

Mais bientôt, Jacqueline lasse, se laisse tomber de tout son long, sur le dos, parmi les herbes et la tendre mousse... C'est le moment guetté par l'ardente Colette, laquelle se glisse le long du beau corps nu de la petite cousine, l'effleure de ses lèvres, ne laissant aucune place de chair intacte de baisers entre le cou et les pieds... Et puis, remontant son joli visa-

ge le long des jambes aux galbes affolants, elle les écarte doucement, délicatement, pour se perdre, s'enfouir là où les pétales tremblantes de la juvénile fleur de chair attendent le voluptueux contact de ses lèvres amoureuses...

Soudain, Jacqueline pousse un grand cri !

— Eh! bien, mon aimée, t'ai-je fait du mal ? interroge Colette inquiète... Car elle a deviné dans le cri de sa compagne d'ébats, plus de terreur que de volupté.

— Oh! non, chérie... mais, regarde!...

Et Colette dressée, put voir une seconde entre les branches, le visage d'un beau garçon qui contemplait effaré, la jolie scène lesbienne.

...Une seconde seulement, car le visage disparut en un bruissement de feuilles...

— Oh! Colette, j'ai peur !...

— Bah ! ma chérie, ne t'inquiète donc pas ! Peu importe qui nous a surpris ! C'est un beau jeune homme à ce qu'il m'a semblé. Habillons-nous, et nous allons éclaircir ce mystère...

⁂

Le soir même, avant le souper, Madame de Rembleynes présentait à sa fille et à Colette de Verneuse, le jeune Roger de Huchetelles. Et la bonne chatelaine jugea le beau garçon bien timide, car devant les jeunes filles, il était rougissant et comme honteux.

Timide ?... Certainement. Honteux ?... Peut-être. En tout cas, l'on conviendra que le spectacle

qui s'offrit au jeune Roger de Huchetelle, lors de sa première promenade dans le parc de Rembleynes était pour le moins singulier.

X

...Enfin, Colette, il nous a vu toutes les deux toutes nues !...

— Eh! bien, oui, chérie mignonne ! Et puis !... Il en est plus gêné que nous, sois-en bien certaine. As-tu vu comme il n'a cessé de rougir à table quand nous le regardions ? Et il n'a pas dit cinq paroles ! Heureusement que ta mère a mis son mutisme sur le compte de la fatigue du voyage...

— Crois-tu, Colette, qu'il va raconter son aventure à maman ?...

— Penses-tu, chérie ! Il s'en gardera bien !

— Mais, enfin, qu'allons-nous faire? Et quelle va être notre attitude envers Roger de Huchetelles?...

— Ah ! voilà !... J'ai réfléchi à cela, ma douce Jacqueline, et tu verras comme nous allons nous amuser avec ce grand sot de Roger... Car, naturellement, nous allons lui faire partager nos jeux...

— Oh !..

— Mais oui, dès demain matin, après le petit déjeuner, je lui proposerai de faire avec nous une promenade dans le parc, et tu verras....

— Oh ! Colette chérie, comme tu es vicieuse !...

— Que veux-tu, ma Jacqueline, il faut bien que l'arrivée de ce garçon mette un peu plus de charme dans notre vie de château...

— Oui, oui, ma Colette, tu es une grande vicieuse !...

Et les deux lesbiennes d'éclater de rire et de se baiser et rebaiser avant de s'endormir toute les deux dans le même grand lit, enlacées voluptueusement...



Le lendemain matin dans la salle à manger, Colette et Jacqueline savourent leur chocolat. Elles sont déjà prêtes à sortir, charmantes dans leur robe claire. Celle de la grande cousine est assez échancrée sur la poitrine, et l'on peut voir sans peine la naissance de deux jolis seins qui bombent et tendent hardiment la fine étoffe qui les moule, en en modelant les harmonieuses courbes, depuis la base jusqu'au délicieux bouton rouge.

Il en est de même pour Jacqueline, quoique un peu moins décolletée. Mais ses seins mignons ne s'en offrent pas moins tentateurs, agréablement moulés par la fine soie du corsage.

Les deux cousines viennent de commencer leur petit déjeuner, quand Roger de Huchetelles, à son tour, entre dans la salle à manger. Il est très bien, lui aussi, dans un complet de flanelle grise, avec une culotte de sport bouffante qui descend jusqu'à la moitié du mollet.

A son arrivée, les deux cousines se lèvent et lui tendent la main, gracieusement.

Le jeune homme s'avance vers elles, mis à l'aise par la franche attitude de Colette et par l'amabilité exquise de Jacqueline.

— Eh ! bien, Roger, avez-vous bien dormi ? Etes-vous remis de vos fatigues et de vos émotions d'hier ?...

L'allusion est directe. Colette y va assez franchement, et si bien que la jolie Jacqueline se prend à rougir en même temps que le jeune Roger !

Ce dernier balbutie quelques paroles, assez comiquement, et s'assied entre les deux jeunes filles pour prendre son petit déjeuner. Et cependant, qu'il tartine le beurre sur le pain grillé, l'impitoyable Colette, avec volubilité lui parle des charmes du domaine :

— Vous verrez, Roger, après le grand jardin, il y a un joli parc touffu qui ressemble à une forêt vierge, et c'est bien le lieu le plus délicieux de tout le domaine !

Et le jeune Roger de rougir de plus belle !

Parbleu ! il le sait bien, le brave et timide garçon, et il a bien vu hier les charmes et les délices imprévues du joli parc !...

Ils ont fini leur chocolat. Alors, Colette se levant, dit au jeune homme avec simplicité :

— Voyons, Roger, aviez-vous quelque chose de particulier à faire ce matin ?... Nous sortons dans le parc, Jacqueline et moi, et nous serions heureuses si vous consentiez à nous y accompagner...

Comment résister à une invitation faite d'aussi bonne grâce par une si jolie fille ! Roger reprend un peu d'aplomb :

— Mais oui, Mademoiselle Colette, j'en serai enchanté...

XI

L'enchantement ne devait pas tarder pour le jeune Roger de Huchetelles, et sa timidité devait être mise immédiatement à une rude épreuve.

Voici que Colette et Jacqueline parcourent gaiement les allées du parc, et tournant derrière le premier massif, elles s'enlaçent sans façon, dans une attitude voluptueuse et provocante.

Assez surpris, Roger les regarde. Mais le jeune homme comprends bien vite qu'elles ne vont pas se gêner devant lui, bien au

contraire ! Dans le fonds de lui-même, il s'en félicite, car, il a déjà une secrète admiration pour la belle Colette et la mignonne Jacqueline.

Un étrange sentiment vient de naître en lui, fait à la fois d'élan amoureux vers la petite blonde, et de quelque chose d'indéfinissable qui le pousse à regarder Colette de Verneuse avec un air alangui et tout rêveur.

L'experte Parisienne ne s'y trompe pas, et elle a rapidement analysé l'état d'âme du jeune homme.

— Toi, mon petit bonhomme, pense-t-elle, tu as été mis sur mon chemin pour ma secrète joie, et mes vacances vont être plus amusantes que j'ai pu l'espérer !...

Quelle aubaine pour cette jeu-

ne femme de vingt-quatre ans, que ce jeune puceau placé sur sa route ! Et comme elle va s'ingénier à cultiver en lui cette fiévreuse passion qu'elle sent déjà bouillonner avec force.

Soudain, la belle Colette manque de tomber. Elle se retient à la taille de Jacqueline qui pousse un petit cri.

— Ce n'est rien, le lacet de mon soulier vient de se défaire...

Mais rapidement, Colette de Verneuse pense que c'est là un petit incident providentiel, car il va lui permettre de mettre sans plus tarder son projet à exécution.

— Roger ! dit-elle d'un petit ton sec, voulez-vous rattacher le lien de ma chaussure ?...

Et ce disant, elle avance sa jolie jambe et retrousse bien inutile-

ment sa robe.

Rapidement, et comme s'il se fut agi d'une chose toute ordinaire, le jeune homme s'agenouille et se met en devoir de rattacher le lacet du petit soulier. Et pour ce faire, il se baisse jusqu'au pied de la jolie Colette.

Mais quand il se redresse, tout en restant agenouillé, un trouble soudain l'envahit. Il a son visage presque contre le mollet aux courbes voluptueuses de la jeune femme, et un parfum inaccoutumé le pénètre.

Quelles sont alors les pensées de la libertine Colette ? Elle fait retomber sa robe sur la tête du jeune homme, et faisant un pas, elle approche sa jambe de ses lèvres...

Le timide Roger était, on peut

le dire, dans une position délicate. Son instinct amoureux lui dicta ce qu'il fallait faire, et il baisa la jolie jambe, passionnément, en montant du mollet jusqu'à la cuisse, là où la fine soie du bas s'arrête et où la chair est nue.

Peut-être allait-il prolonger son baiser, mais Colette, simulant l'indignation, s'écria :

— Eh! bien, Roger, en voilà des manières ! Voulez-vous vous relever bien vite !...

Ce que le jeune homme fit en trébuchant, et en proie à la plus vive émotion. Il regarda Colette avec un air extasié, un air dans lequel on pouvait lire la passion la plus folle !

La jeune femme constata cela, joyeusement, avec un petit sourire vainqueur, cependant que Jac-

queline, comprenant soudain où sa cousine voulait en venir, devint rouge comme une pivoine.

Ce petit événement fut le seul marquant la promenade matinale, et quand les jeunes gens rentrèrent au château, il n'en paraissait plus rien, toute émotion semblait être éteinte.

Mais en vérité, le jeune Roger de Huchetelles était tout brûlant, et il faisait mille plans et mille projets pour baiser à nouveau la merveilleuse jambe de la jolie Colette...

XII

L'après-midi devait être plus fertile en événements libertins.

Au cours du repas, Roger de Huchetelles afin d'éviter de croiser les yeux de Colette de Verneuse, ce qui l'eut immensément troublé, porta ses regards exclusivement sur la douce Jacqueline. Et ce, à la secrète joie de Madame de Rembleynes.

Car, nous l'avons dit, la bonne dame espérait que le fils du Marquis allait devenir amoureux de sa fille. Et une union future des deux familles, par le mariage des

enfants, était un projet depuis longtemps caressé par la vieille chatelaine.

La timidité de Roger semblait s'être dissipée avec l'aventure du matin. Aussi, sans aucune gêne, il prenait part à la conversation générale, et de temps à autre, posait de furtifs regards sur Jacqueline.

Il la trouvait jolie et pleine de charmes; et comme ce matin, il avait remarqué par l'échancrure du corsage de la jeune fille, la naissance de deux mignons globes blancs, dressés entre la fente mystérieuse qui les séparait, il faisait de multiples efforts pour que se renouvelasse un si gracieux spectacle.

Et l'on eût dit que l'astucieuse Jacqueline devinait le secret désir

du jeune homme, car elle trouvait mille prétextes pour se pencher vers lui et approcher sa poitrine de son visage.

Oh! les jolis petits seins ! Et comme Roger voudrait bien les explorer de la main, les caresser, les baiser comme il avait baisé ce matin, la jambe et la cuisse de Mademoiselle de Verneuse !

Et comme le jeune Roger était assis tout près de Jacqueline, il tentait comme par mégarde, d'effleurer sa poitrine, à travers la fine étoffe du corsage.

Jacqueline en apparence n'y portait nulle attention, mais au cours des tentatives de son voisin, l'on pouvait constater chez elle, un léger frémissement, en même temps, que durcissait à l'extrémité des jolis globes, la pointe mi-

gnonne, tendant impudiquement la soie du corsage.

Ah! quel malheur, pensait Roger qu'il nous soit impossible de pousser plus avant...

Quant à Colette, s'apercevant du manège des deux jeunes gens, elle accaparait Madame de Rembleynes, attirant son attention pour lui éviter de trop voir les essais polissons de Roger de Huchetelles.



Une pluie malencontreuse empêcha les jeunes gens de sortir après le repas, et les obligèrent à chercher un moyen de se distraire dans l'intérieur du château.

Jacqueline proposa de monter dans la bibliothèque. Et cela lui rappela l'histoire de Colette et de

son oncle Gaston.

— Dis, Colette, c'était dans une bibliothèque comme celle-ci ?...

— Oh ! non, chérie mignonne, elle était bien plus grande...

Et les deux jeunes filles de rire, sans que Roger en comprîsse la raison...

En parcourant les rayons chargés de vieux livres, Colette de Verneuse se demandait comment elle allait s'y prendre pour se livrer à quelques ébats libertins et s'amuser aux dépens de Roger, en l'excitant. Car, c'était le but que se proposait la jeune lesbienne : Affoler complètement le jeune homme en plein éveil sexuel, jouir voluptueusement de ce qu'il s'en suivrait, et si possible, manœuvrer de telle sorte que le jeune de Huchetelles et la douce Jacqueli-

ne perdissent leur pucelage, l'un avec l'autre, l'un par l'autre.

En attendant, il fallait trouver un passe-temps agréable et un tantinet libertin.

Tout à coup, Colette se frappa le front. Eureka ! s'écria-t-elle joyeusement. Elle sortit de la bibliothèque, un vieux petit livre du siècle dix-huitième, un recueil de *Jeux de salons,* fertiles en incidents galants, avec des gages et pénitences pour le moins singuliers...

Et, immédiatement, elle proposa un jeu en apparence innocent.

Comme de juste, Roger de Huchetelle perdit à chaque coup. D'ailleurs, avec la plus gracieuse mauvaise foi, ses compagnes y aidèrent, et tout heureux des pénitences imposées, le jeune homme

cherchait à être en faute le plus souvent.

Que dût-il faire comme pénitence ? C'est là où l'imagination libertine de Colette se donna libre cours !

Et combien de fois le jeune homme dût-il baiser les mains et même les pieds des jeunes filles, s'agenouiller devant elles, les déchausser et les rechausser !

Et même pour finir, Colette s'enhardit à imposer à Roger quelque chose qui l'affola complètement : Déshabiller Jacqueline ! Et baiser au fur et à mesure qu'il en débarrasserait le corps de la jeune fille, le corsage et les lingeries...

A ce commandement imprévu, Roger rougit d'émotion ; mais il est heureux dans le fond, car cela

donne une intense satisfaction à son désir amoureux.

Gauchement, il dégrafe la robe blanche et le corsage, et il les fait glisser et va les poser sur un fauteuil, après les avoir baisé pieusement ! Puis, il revient vers la jeune fille, rougissante autant que lui.

Comme elle est jolie, en combinaison avec le petit pantalon froufroutant et hardiment fendu d'une grande échancrure en son milieu, d'où surgit d'affolantes touffes blondes !

En tremblant, Roger enlève le pantalon, le porte à ses lèvres et en respire le voluptueux parfum intime. Puis il déboucle la ceinture qui retient les délicieuses jarretelles mauves...

Voilà Jacqueline presque nue !

Encore un léger voile, la fine chemise transparente que le jeune homme fait glisser après avoir fait passer les rubans roses pardessus les épaules, le long des bras.

D'un air amusé, l'œil brillant et un sourire polisson aux lèvres, la belle Colette assiste à la délicate opération et se réjouit du trouble et de l'émoi de Roger. De ses gestes, elle encourage Jacqueline à se laisser faire, puis quand le déshabillage est terminé, elle commande à nouveau, véritablement inspirée par le démon du libertinage:

— Jacqueline! va te coucher sur ce divan bas ! Et vous, Roger, agenouillez-vous et baisez-lui les fesses !

Cette fois-ci, Jacqueline hésite;

quant à Roger, complètement affolé, il ne sait plus quelle doit être son attitude devant cette scène pour le moins... scabreuse, dont il est le principal acteur.

Mais, d'un signe, Colette encourage Jacqueline qui se couche sur le divan; et autoritaire, cette fois, elle s'écrie :

— Allons, Roger ! Exécutez-vous !...

Le jeune homme est comme ivre. Jacqueline est devant lui, couchée sur le ventre, posée sur les genoux et les jambes légèrement repliées, de telle sorte que ses fesses mignonnes proéminent, admirablement mises en valeur, et bien éclairées.

Roger peut les contempler tout à son aise ! Et il reste là, en extase, devant le merveilleux spec-

tacle offert à sa vue. Jamais encore, si ce n'est pendant un court instant, l'autre jour, au parc, il n'a vu les fesses d'une femme. L'on pense si sa curiosité trouve à se satisfaire ! Et avec d'autant plus de ferveur que le joli derrière exposé à ses yeux, est celui de Jacqueline, dont il souhaitait voir et caresser les seins mignons tout à l'heure, pendant le repas ! Combien a-t-il plus maintenant, puisque c'est le derrière de la jolie fille qui est devant lui, offert à ses baisers.

Oh ! le merveilleux globe ! Chaque fesse bombe délicieusement dans une harmonie de chair bien blanche; et les séparant, une large fente ambrée semble se perdre dans un charmant mystère plein d'ombre, d'où sortent timidement

quelques poils blonds comme des fils d'or frisés.

Roger est véritablement attaché aux fesses, et ses yeux ne voient qu'elles ! Il faut pour le tirer de son extase, la voix de Colette qu'il entend soudain :

— Allons Roger, embrassez-les !...

Jacqueline est toujours en position d'attente, le derrière haut. Alors, doucement, Roger s'incline, et y pose ses lèvres, passionnément.

Ah ! ces baisers sur les jolies fesses rebondies de l'exquise petite blonde ! Le jeune homme y colle ses lèvres, amoureusement, pieusement, en proie à une sorte de délire sacré; il passe de l'une à l'autre, en s'attardant longuement dans la fente qu'il parcourt

toute, du haut en bas...

Mais voici que la douce Jacqueline commence à gémir, émue par ces baisers qui l'excitent. Alors, Colette se levant, repousse Roger; puis elle va s'allonger à côté de la petite cousine, et se met en devoir d'éteindre le feu allumé par le jeune homme.

Et Roger, avec stupeur, assiste à la répétition de la scène lesbienne, seulement entrevue dans le parc...

XIII

..Eh ! bien, Monsieur Roger, voilà qui est joli! Petit polisson, je vous en fais mes compliments... Comment, sans autorisation, vous m'embrassez dans le cou, et vous caressez mes seins ! Fi donc ! Vilain, vous verrez tout à l'heure comment je vais châtier votre hardiesse...

Rouge de confusion, Roger de Huchetelles baisse la tête sous la véhémence et la fureur feinte de Colette de Verneuse, cependant que Jacqueline rit aux éclats.

Les jeunes gens sont dans le

parc, et Colette cherchait un moyen d'animer aimablement l'après-midi. Voici que l'algarade de Roger lui en donne l'occasion, et elle prend une résolution bien joyeuse, car le sourire lui vient aux lèvres.

Cueillons-là quelques bonnes brindilles ! dit-elle à Jacqueline, et nous allons nous amuser. De plus, je vais t'offrir un spectacle inédit. Roger ! venez ici !...

Penaud, le jeune homme s'avance, cependant que Mademoiselle de Verneuse, formant avec les branches cueillies une solide verge, s'assied sur un petit monticule moussu.

— Roger, dit-elle, je vais vous donner une fessée pour vous punir. Baissez votre culotte et venez vous mettre à genoux devant moi!

Le jeune homme resta tout d'abord surpris par cette brusque décision de la jolie fille, mais se ressaisissant rapidement, il s'avance tout près d'elle, et s'agenouille à ses pieds.

Jacqueline et Colette furent étonnées d'une si prompte obéissance à cet ordre pour le moins inattendu, mais tel était l'ascendant pris par Mademoiselle de Verneuse, sur le jeune homme, que celui-ci trouva la chose fort naturelle.

Colette en fut heureuse et fière à la fois, il ne lui déplaisait pas d'exercer son autorité féminine et de déployer ses talents devant la douce Jacqueline.

Elle n'hésita donc pas; retroussant sa robe, elle prit entre ses cuisses, la tête de Roger, remonta

le pan de la chemise et le fixa sur les épaules avec une épingle, puis appliqua sur les fesses du jeune homme, quelques bonnes cinglades.

Roger gémissait, non pas de douleur, mais de volupté, car les coups lui faisaient l'effet de caresses, et il sentait palpiter contre ses joues, la chair tiède des cuisses de la jeune femme, laquelle s'échauffait joliment.

Quant à la blonde Jacqueline, couchée tout près du groupe, elle ne perdait rien de ce singulier spectacle.

Colette de Verneuse frappa assez longuement le postérieur de Roger de Huchetelles, jusqu'au moment où il se couvrit de teintes rouges. Elle déserra alors son étreinte.

Le jeune homme était en proie à une volupté très douce. Colette rejeta sa verge, et attira contre elle son amoureuse victime. Roger sentit son cœur battre très fort, mais il n'eût pas le temps de se livrer aux commentaires de cette action peu ordinaire, car Mademoiselle de Verneuse prit ses lèvres dans les siennes, les écarta et fit pénétrer sa langue dans sa bouche en un délicieux baiser, cependant que sa main guidait celle de Roger, sous sa robe, dans les profondeurs du linge, puis le long des cuisses, jusqu'à la toison frisée. Le jeune homme en frôla l'exquise douceur, quand soudain, il sentit les palpitations de l'intime fleur d'amour. Ses doigts se trouvèrent prisonniers entre les pétales, car les cuisses de Colette

se refermèrent sur sa main. D'instinct, il lui prodigua les plus vives caresses, et elle lui marqua sa satisfaction en lui baisant goulument les lèvres.

Et Roger sentit ses doigts se mouiller de plus en plus.

Ce voluptueux manège dura quelques minutes. Le jeune homme sentait lui aussi, son émoi grandissant, et il avait bien envie de guider vers son centre, la main de Mademoiselle de Verneuse.

Il n'en eut pas le temps, car Colette, arrivant au paroxysme du plaisir, se détendit toute, et s'affala dans l'herbe en gémissant.

Mais Roger était encore tout vigoureux, insatisfait et rempli d'une brûlante et voluptueuse ardeur.

Il chevaucha le corps inanimé

de la brune Colette et allait faire ce que commandait son instinct, cependant que ses lèvres gourmandes baisaient passionnément les beaux seins dressés et libérés du corsage.

Mais il était trop tard! Son amoureux émoi s'acheva trop rapide dans un fllux qui inonda les replis de dentelles et de soie avant d'arriver à son but!..

Et à son tour, Roger de Huchetelles, gémissant, s'affala aux cotés de Mademoiselle de Verneuse.

XIV

Cet événement affola complètement Roger de Huchetelles et sa passion pour Colette s'en trouva accrue sans qu'en fusse diminué son amour pour Jacqueline.

C'est bien d'ailleurs ce qu'escomptait la libertine Colette, et devant le tour que prenaient les événements, elle modifia légèrement son programme, se promettant de déniaiser complètement le jeune homme, et de lui faire ensuite dépuceler la blonde Jacqueline.

Mais en attendant, celle-ci bou-

dait Roger. Ainsi en avait-elle décidé par coquetterie après la dernière scène du parc. Non pas qu'elle en voulusse au jeune homme d'avoir caressé mademoiselle de Verneuse; Jacqueline ne connaissait point la jalousie, et d'ailleurs Colette la dévorait de caresses, le soir, dans leur grand lit.

Colette encouragea la bouderie de la blonde Jacqueline, car cette attitude facilitait grandement ses projets, en poussant au paroxyme, à la fois la passion charnelle et l'amour du jeune Roger de Huchetelles.

Celui-ci comparait les deux jeunes filles. Il était attiré vers l'une et vers l'autre, et cependant ses sentiments n'étaient pas les mêmes pour Colette que pour

Jacqueline. Ses sens le portaient vers Mademoiselle de Verneuse, son cœur soupirait pour la petite châtelaine.

Comme lui, Jacqueline venait d'avoir dix-sept ans. Elle était jolie fille, bien faite, grande, avec une taille harmonieuse. Et la poitrine gentiment bombée, laissait deviner les seins mignons qu'il aimait tant. Oui, Jacqueline était jolie, avec un air légèrement altier que venait corriger ses cheveux blonds encadrant le pur ovale du visage.

Rien ne changea dans les relation des jeunes gens, les jeux continuèrent comme à l'accoutumée, mais Jacqueline se tenant sur une prudente réserve vis-à-vis de Roger, ne fit aucune allusion à ce qui se passa dans la bi-

bliothèque.

Et au grand regret du jeune homme, elle ne manifestait nullement l'intention de renouveler la voluptueuse scène. Au contraire, elle semblait tenir Roger à distance, et faisait quelque mouvement d'impatience quand celui-ci la frolait de trop près. Elle s'approchait alors de Colette et agissait comme si le jeune homme était absent.

Celui-ci souffrit beaucoup de cette froideur. Il lui était impossible de comprendre tant d'indifférence, et tous les jours, il se promettait d'en faire à Jacqueline des reproches dès le lendemain. Mais les jours suivants ramenaient l'indifférence de la jolie blonde et ravivaient la souffrance de Roger, sans qu'il puisse

sortir de la timidité et entreprendre ce qu'il avait décidé de dire et de faire la veille.

Et cependant, combien Roger eut aimé renouveler la scène de la bibliothèque ! Mais persistant dans sa froide indifférence, Jacqueline gardait un profond silence quand le jeune homme lui parlait.

A peine se laissa-t-elle embrasser quelques fois; et encore semblait-elle n'y trouver aucun plaisir. Elle restait de glace et décourageait le jeune homme aussitôt :

— Allons, Roger, soyons sérieux!..

Et cet ordre ponctué d'une petite tape sur la joue faisait au jeune de Huchetelles l'effet d'une douche.

XV

Un après-midi, comme Jacqueline était restée seule à lire dans sa chambre, Roger errait dans la cour devant le château.

Il vit soudain arriver mademoiselle de Verneuse, portant deux gros livres sous le bras. La jeune femme avait un bizarre sourire en fixant Roger du coin de l'œil.

Assez troublé, le jeune homme lui demanda :

— Vous allez à la bibliothèque?

— Mais oui, Roger...

— Voulez-vous que je vous accompagne?

Le jeune homme avait un air suppliant. Malicieusement, Colette lui répondit :

— Mais oui, vous m'aiderez à ranger ces livres...

Le cœur battant, Roger de Huchetelle suivit la jolie fille, et monta derrière elle le grand escalier qui menait à la bibliothèque.

Colette de Verneuse allait, quelques marches en avant de lui, et il pouvait admirer sous la robe ses jolies fesses bien rebondies sautiller au rythme de ses pas. Un rapprochement se fit dans l'esprit du jeune homme, et il compara la croupe de mademoiselle de Verneuse à celle de Jacqueline. Son désir se précisa,

il se promit de baiser les fesses de Colette comme il avait baisé celles de la petite blonde.

Aussi, arrivé dans la bibliothèque, il ne fut attentif qu'à serrer de près la jolie Colette, laquelle tout d'abord fit mine de ne rien comprendre, et lui commanda assez sèchement de monter à l'échelle et de ranger ses livres.

Mais quand il eut achevé ce rangement, et que descendu de l'échelle, il se trouva près d'elle, Colette s'assit dans un large fauteuil et l'attira par la main.

— Roger, comme vous étiez heureux l'autre jour d'embrasser les fesses de Jacqueline!..

Le jeune homme, interdit, commençait à rougir et ne répondit pas. Mais Colette continua :

— Mais oui, Roger, vous êtes un petit polisson, et comme l'autre jour vous étiez content de me caresser!.. Allez! petit vicieux...

Et soudain, Colette se levant, approche ses lèvres du visage du jeune homme.

Instinctivement, celui-ci cherche sa bouche, et la libertine suivant son mouvement, a vite fait de la placer sur la sienne. Les deux jeunes gens s'enlacent et échangent un long baiser.

Mais Colette déserre son étreinte, et en plongeant ses beaux yeux dans les yeux de Roger, elle lui demande, en le tutoyant pour la première fois :

— Roger, tu m'embrasserais comme tu as vu Jacqueline m'embrasser?..

— Oh! oui Colette...

— Viens là!...

Mademoiselle de Verneuse, écarta les jambes en s'enfonçant dans le fauteuil, puis faisant agenouiller le jeune homme devant elle, elle lui attira la tête sous sa robe retroussée.

Roger frémit alors en frôlant des lèvres les cuisses de la jolie fille.... Elle, de la main, le guide vers les profondeurs soyeuses en écartant le linge, et soudain il se sent en contact avec quelque chose qui lui chatouille agréablement la bouche, cependant qu'un subtil parfum sexuel commence à l'enivrer.

Le jeune homme sent bien que ses lèvres sont assez loin des fesses de Colette posées sur le fauteuil, il en touche néanmoins la naissance, de chaque côté de la

fente prestigieuse qui s'offre à sa caresse. Mais autre chose s'offre à ses baisers en se dressant comme un obstacle devant sa bouche gourmande. Le même fruit inconnu, velouté et humide qu'il a caressé de ses doigts l'autre jour au parc, est là devant lui!.. Colette d'un mouvement brusque de ses reins l'approche de ses lèvres, et comme il comprend soudain, elle s'abandonne toute à ses longs baisers passionnés.

Avec ardeur, Roger la caresse, y mettant plus de fougue que d'habileté, mais Colette corrigeant ses mouvements maladroits, le maintient d'une poigne vigoureuse et amène sur ses lèvres le centre du plaisir.

Roger est ivre, et sa passion est au paroxysme. Avec

quel cœur il caresse la jolie fille! Il en sent voluptueusement le flux humide, et infatiguablement, il continue son amoureuse besogne, quand soudain, Colette le repousse brusquement et s'affaisse dans le fauteuil avec un grand cri...

XVI

Roger de Huchetelles conserva le souvenir de cette voluptueuse scène. Il respirait toujours le parfum intime de la chair de Colette, et il avait hâte de retourner avec elle dans la bibliothèque solitaire.

Toute timidité vaincue, il entreprit dès le lendemain le siège de la jolie Colette. Avec mille ruses, il s'approchait d'elle pour lui laisser entendre qu'il lui serait agréable de renouveler avec elle les ébats de la veille.

Mais Colette, dans le but d'exi-

ter davantage le jeune homme faisait semblant de ne pas remarquer son secret désir, et la journée se passa sans que s'accomplisse ce à quoi le pauvre Roger ne cessait de penser. Colette se consacra exclusivement à Jacqueline, et les deux jeunes filles sortirent dans le parc le matin et l'après-midi sans même inviter le jeune homme à les suivre.

Force fut à Roger de rester seul ! Il s'enferma dans la bibliothèque pour s'y livrer à une délicieuse délectation morose.

Mais, le lendemain, il n'hésita pas à entreprendre plus franchement la belle Colette pour l'amener à ses fins. Profitant d'un moment où elle flânait seule près des ifs de la cour, il lui dit :

— Colette, ne monterons-nous

pas à la bibliothèque aujourd'hui ?...

La jeune femme le regarda tendrement ; puis doucement, d'une voix caressante, elle lui répondit:

— Oui, mon chéri, monte à la bibliothèque après déjeuner, j'irai ensuite t'y rejoindre.

— Oh ! Colette !..

Et calmement, le jeune homme prit la main de Mademoiselle de Verneuse, et il la porta à ses lèvres...

***

Le premier, Roger arriva dans la silencieuse cité des livres, où les bustes de sévères personnages le regardèrent de leurs yeux morts. Roger était joyeux, tout rempli de cette allégresse qui marque l'attente amoureuse. Avec un élan enfantin, il alla baiser le

fauteuil sur lequel Colette s'était assise l'avant-veille, et aussi le divan où le merveilleux corps nu de Jacqueline reposa. Puis il marcha lentement de long en large, s'approchant de temps à autre de la porte pour écouter si Colette montait l'escalier.

Mais l'astucieuse jeune femme voulait le faire languir et exaspérer son désir. Aussi, le laissa-t-elle attendre plus de deux heures !

Enfin elle arriva souriante et saisit immédiatement son amoureux en l'attirant sur sa poitrine. Et pour la première fois, Roger la vit parée d'un joli corsage très décolleté qui laissait sortir plus de la moitié de ses seins. Il les couvrit de baisers, farouchement ; et à la sentir frissonner, il constata qu'elle ne restait pas insensible.

Doucement, elle commença à gémir, puis sans dire un mot, elle releva le visage du jeune homme, l'approcha de ses lèvres et lui darda sa langue dans la bouche.

Ils s'enlacèrent étroitement, et échangèrent un long baiser ; puis, sans séparer leurs lèvres, ils se dirigèrent vers le grand fauteuil. Roger pressa Colette de s'y asseoir, mais elle, brusquement l'entraîna à l'autre extrémité de la bibliothèque, vers le divan sur lequel elle se laissa choir, en s'arrangeant très habilement pour que sa robe se défisse dans la chute.

Ah ! délicieuse ruse de la jolie Colette ! Elle se trouva soudain couchée, en chemise, sans même un pantalon, débarrassée du corsage cependant peu encombrant,

bref dans un déshabillé voluptueux et propice aux jeux les plus libertins. Et d'un geste prompt et vif, elle fit sauter les boutons de la culotte de son compagnon, de telle sorte qu'il ne tarda pas à se trouver lui aussi, à peu près nu comme elle.

La délicieuse créature lui prodigua les plus tendres caresses, et lui reprenant la bouche dans la sienne, sa langue s'activa en un long baiser qui plongea le jeune homme dans une extase profonde.

Son émoi allait grandissant, et Colette écartant doucement les jambes, il alla progressivement, s'insinuant entre ses cuisses et sentant tout contre lui les douces frisettes de sa toison.

D'instinct, sa virilité juvénile et

peu experte encore, trouvait quand même le chemin propice à son voluptueux office. Mais, il n'y serait pas arrivé aussi facilement sans l'aide de Colette, dont les doigts exquisement caressants le guidèrent vers le centre de son plaisir, là où l'avant-veille, il avait poussé de la langue une si douce exploration.

Il fit alors ce que la nature commande, et Colette à coups de reins, activa la cadence propice à l'accomplissement parfait de l'acte d'amour.

Roger gémissait, en proie à la plus grande volupté. Des sentiments inconnus jusqu'alors l'envahirent, et il eût en un éclair, la soudaine explication de bien des choses énigmatiques pour lui jusqu'à ce jour.

Tout en se laissant aller au doux mouvement de va et vient, facilité par l'amoureux manège de Colette, il poussait de petits cris plaintifs. Mais sa jolie compagne les étouffait immédiatement sous ses baisers passionnés.

Soudain, il arriva au plaisir suprême. En une seconde, il fut transporté dans un état absolument inconnu jusqu'à ce jour. Il eût la conscience du spasme, et sentit qu'il était parvenu au résultat cherché dans l'acte d'amour.

Il poussa un grand cri, Colette desserra son étreinte, et elle le poussa devant elle, en guidant son visage vers ses cuisses, cependant que langoureusement elle lui commandait :

— « Va, chéri, caresse-moi

maintenant comme l'autre jour... »

Car l'amoureuse Colette n'était pas encore satisfaite.

Roger de Huchetelles la considéra un moment, en proie à l'admiration la plus vive. Elle avait un corps splendide, lequel ne le cédait en rien à celui de la douce Jacqueline.

Une poitrine admirablement bombée avec les seins aux mignonnes pointes dardées. Un ventre aux courbes harmonieuses, se perdant vers la mystérieuse toison brune, découverte par l'écartement des cuisses bien en chair. Et deux jambes merveilleuses terminées par de jolis petits pieds admirablement cambrés par les chaussures de daim au talon haut.

Ce gracieux spectacle raviva

l'ardeur du jeune homme, et c'est avec une passion renouvelée qu'il s'insinua entre les jambes de son initiatrice.

Très longuement, il la baisa et la caressa. Colette ne cessait de lui dire de très douces choses qu'il pouvait entendre entre deux cris de plaisir. Puis, il la sentit frémir toute sous sa langue inlassable, et soudain, poussant un sourd gémissement, elle l'écarta et resta étendue, plongée dans une voluptueuse ivresse.

Roger continuait à doucement la baiser ça et là, attardant ses lèvres sur sa chair très douce. Elle ouvrit alors les yeux, et elle le regarda avec une expression indéfinissable.

Il se coucha près d'elle, et ils se baisairent encore longuement sur

la bouche, jusqu'au moment où se r'habillant, Colette le quitta après une dernière caresse.

Roger de Huchetelles s'attarda assez longtemps dans la bibliothèque, couché sur le divan, songeant à tout ce qui venait de se passer, conscient d'être désormais un homme.

Et soudain, pensant à la douce Jacqueline, il se dit qu'il fallait sans plus tarder profiter des leçons de Colette, et se livrer avec elle, aux mêmes ébats.

XVII

Pourquoi Mademoiselle de Verneuse a-t-elle décidé de partir aujourd'hui, seule avec le vieux Gaspard, pour une longue excursion dans les environs de Bourgville ? Jacqueline et Roger se le demandent.

Les enfants naïfs ne se doutent pas que la malicieuse jeune femme s'est enfuie ce matin dans la vieille voiture, pour les laisser seuls, en proie à leurs réflexions et à la tentation charnelle.

Ils ne s'en doutent pas !... Si, Roger, un peu, car il a compris ce

que signifiait l'œillade polissonne de la jolie Colette, quand il l'accompagna tout à l'heure jusqu'à la voiture du vieux Gaspard.

N'était-ce pas un encouragement à faire de Jacqueline, enfin, sa maîtresse ?...

Roger ne se trompait guère, car Colette aujourd'hui sortait seule en dehors du domaine, pour permettre à la petite châtelaine, de succomber au gros péché mystérieux indiqué par son catéchisme: l'œuvre de chair interdite en dehors du mariage !...



Jacqueline boude toujours le pauvre Roger. Et cependant, celui-ci, depuis ce matin, s'ingénie à plaire à la blonde enfant.

Après le déjeuner, il se décide enfin à lui proposer une prome-

nade dans le parc, et avec polissonnerie, il lui dit :

— Dans le parc, à l'endroit même où je vous ai vu le premier jour, nue en compagnie de Colette...

— Oh ! répond Jacqueline, qui se déride un peu, vous m'avez vue nue une autre fois...

— Oh! oui, Jacqueline chérie, et vous en conservez le souvenir ! Comme j'en suis heureux ! Et comme je souhaite recommencer ce que nous fîmes tous les deux ce jour-là !...

Jacqueline, rougissante, entraîna le jeune homme dehors.

— Alors, vous voulez bien aller avec moi, dans le parc ?...

La douce Jacqueline ne répondit pas, mais elle se laissa guider à travers les allées, vers le lieu dé-

licieux gardé par les satyres et les nymphes de marbre...

Quand ils furent arrivés au cœur du petit bosquet touffu, Jacqueline fut secouée par un tremblement léger, et Roger s'approchant d'elle, put voir ses beaux yeux langoureux, fermés à demi.

Le jeune homme couvrit de baisers, le visage de la petite chatelaine, tout en caressant ses boucles blondes. Et pour la première fois, il osa lui dire :

— Ah! comme je vous aime ! Jacqueline, Jacqueline chérie !...

Puis, tout doucement, il lui plia la taille pour la coucher dans l'herbe propice.

Jacqueline se laissa faire. Sentait-elle qu'il lui serait impossible d'échapper plus longtemps ?... Elle-même était-elle remplie d'un

secret désir ?... C'est à cette seconde hypothèse que le jeune amoureux s'arrêta, car la mignonne petite blonde n'offrait plus maintenant aucune résistance.

Tout à son aise, il put retrousser sa robe, et elle l'aida dans ce travail de préparation libertine, en écartant ses jambes...

...Maintenant, Roger à genoux près d'elle, la contemple amoureusement. Toute sa timidité le reprend, et il se met à trembler... Il n'ose pas se déshabiller à son tour, et plein de confusion, il se jette entre les cuisses de la jolie Jacqueline...

...Il sent la douceur veloutée de sa chair, et ce voluptueux contact ravive son désir. Elle-même d'ailleurs, d'une forte pression lui maintient le visage là où il est, et

bientôt, écartant les derniers obstacles de soie, il sent la douce toison sous ses lèvres avides d'arriver au trésor caché.

.. ..

Jacqueline manifeste son plaisir, et ses gémissements excitent davantage son compagnon dans son amoureuse besogne.

Très longuement, il l'embrasse et la caresse, mais soudain, son désir s'exaspérant en se précisant, il s'arrache de l'étreinte des cuisses nerveuses ramenées sur son cou, glisse le long du corps étendu, et peut atteindre le visage. De ses lèvres, il étouffe les gémissements de la jeune fille, et il peut enfin accomplir ce qu'il désire depuis longtemps.

Il a d'abord quelque peine, et ses mouvements malhabiles ne

parviennent pas à le servir. Car Jacqueline ne fait rien pour lui faciliter la besogne! Tremblante et doucement gémissante, elle murmure sans trop de conviction:

— Non, non, mon chéri !...

Mais au bout de quelques instants, les voluptueux efforts de Roger de Huchetelles sont récompensés. Jacqueline déserre lentement ses jambes, découvrant ainsi son trésor intime, livré à la juvénile virilité de l'amoureux, transporté dans un océan de délices...

Il fait de son mieux, comme l'experte Colette le lui a enseigné, et soudain, Jacqueline pousse un grand cri où semblent se confondre le plaisir et la douleur.

. . . . —

— Eh ! bien, Jacqueline chérie,

ton oiseau vient de s'envoler !...

Les deux amants se lèvent, surpris d'entendre la voix claire et joyeuse de Colette. Quoi ! la jeune femme est déjà revenue de sa longue excursion ?...

Mais oui, et elle a assisté, silencieuse, à toute la voluptueuse scène. Et maintenant, comme une bacchante ivre, elle se jette entre Jacqueline et Roger, ravivant leur ardeur, leur enseignant des caresses plus subtiles, plus compliquées, prenant sa part d'amour et de volupté...

Et quand la nuit commence à tomber sur le parc, allongeant les ombres des grands arbres comme d'irréels fantômes géants, les deux jeunes filles et leur amant commun, sont encore plongés dans une voluptueuse ivresse.

⁂

C'est ainsi que Jacqueline de Rembleynes et Roger de Huchetelles, devinrent des fervents du jeu d'amour. Car ces ébats furent suivis de beaucoup d'autres, et pas un jour ne s'écoula depuis, sans qu'ils fûssent à même de sacrifier à Vénus, soit ensemble, soit avec la libertine Colette.

Et quand Jacqueline quelquefois pense aux leçons de son catéchisme, elle ne peut s'empêcher de sourire, car la luxure lui apparaît maintenant sous les traits de la jolie Colette de Verneuse !...

FIN

Imprimerie Spéciale des
Éditions de MINUIT
25, Rue de la Duée, Paris

